

Ma rencontre avec Alfred Kolleritsch (16 février 1931- 29 mai 2020)

J'ai tout de suite pensé qu'il y avait erreur sur la personne. Sur cette terrasse de Slovénie, au milieu d'une mer de vignes, près de dix ans avant ma rencontre avec Kolleritsch, j'avais échangé quelques blagues avec Andreas Unterweger dont je venais de faire la connaissance et qui riait de très bon cœur. Mais j'ai toujours pensé que ces blagues n'étaient pas vraiment de moi. Juste avant, des vignerons slovènes avaient sabré du vin dans l'eau et le sable, je ne me souviens plus très bien du procédé, mais le rituel était solennel. Ils avaient sablé une sorte de *pro secco* ou de *lambrusco* et mon sens de l'humour s'était senti porté, quelques minutes durant, après que le bouchon avait claqué, par une force inconnue. C'était aussi parce qu'Andreas m'avait parlé français. J'entendais ma langue maternelle pour la première fois du séjour ; c'était tellement plus facile que l'esprit a jailli, pendant quelques secondes. J'ai tout de suite voulu dire à Andreas hilare que ce n'était pas moi. Mais il était trop tard. À cause de cette minute d'esprit, il s'est même mis à prendre mes poèmes au sérieux. Quelques mois plus tard, un mail de lui m'annonçait qu'il avait commencé à les traduire. J'ai tenté de le décourager, de ralentir au moins le processus, de freiner des quatre fers, à distance, ce qui n'est pas simple ; mais un beau jour je me suis retrouvé devant un recueil entier, dans son allemand. Et bientôt invité à Graz, en résidence... Champagne ! Ou plutôt : Spritzer !

Là-bas, Andreas ne m'a bien sûr pas laissé à l'abandon. Il tenait, notamment, à me présenter à Alfred Kolleritsch, son chef, la sommité littéraire du lieu.

Il m'en parlait souvent dans ses mails : Kolleritsch par ci, Kolleritsch par là. « Kolleritsch il a bien aimé tes poèmes, parce que il m'a dit qu'ils l'ont ému ». J'ai tout de suite pensé qu'il y avait erreur sur la personne. Un peu moins erreur que la première fois, peut-être, puisque l'émotion que suscite un poème n'est que tangente à sa valeur réelle. J'en ai conclu que c'était par amitié pour Andreas qu'une grande figure de la littérature autrichienne s'était laissée toucher par ces vers, et j'en ai donc déduit que « Kolleritsch » devait être quelqu'un de très gentil. Il avait tellement de sympathie pour son jeune collaborateur et tellement d'empathie pour son goût qu'il lui avait emboîté le pas dans l'erreur. Andreas pourtant insistait souvent sur la rigueur de son patron, et j'ai pu constater, par la suite, qu'à *manuskripte*, on n'hésite jamais à dire « non ». On ne publie pas pour publier, en tout cas jamais sur un nom, mais toujours pour découvrir, pour bâtir un goût, une histoire, un chemin, une ligne de crête dans la littérature germanophone et, par là, européenne. Cela me gênait un peu d'entrer dans cette grande histoire (heureusement un peu périphérique pour moi à l'époque), par la petite porte du malentendu et de l'émotion, parce que « les amis de mes amis sont mes amis » mais cela me rassurait aussi. En France, peu de gens sans doute lisent *manuskripte* et de toute façon mes textes passeraient inaperçus. Entre la page et les lecteurs, pas de soleil slovène, pas de bulles, pas de blagues. Plus d'erreur sur la personne.

Un jour donc, après tous ces échanges où Andreas semblait jouer à « Kolleritsch a dit » comme à « Jacques a dit », le moment de rencontrer Alfred Kolleritsch est arrivé. Peut-être même le vieux sage était-il content de voir ce petit Français dont lui parlait son jeune ami, et qui justement était là, à Graz, pour un mois, hébété et tenant son vélo par les cornes. J'ai donc rejoint, dans la Sackstrasse, l'appartement de la revue, et trouvé Kolleritsch assis derrière son bureau, celui même que j'avais déjà vu vide, et qui m'avait déjà fait deviner sa présence grâce à la danse de l'absence que, tout autour, déroulait Andreas, dans ces cas-là. Au moins autant qu'un bureau, c'était une vitrine d'exposition de manuscrits en cours de lecture. Et Andreas me montrait les notes de Kolleritsch en marge, les pages cornées là où il s'était arrêté, dans le tas

gigantesque. Un infatigable travail de percolation, mené à deux, le vieux philosophe, poète, fondateur et directeur de revue et le jeune poète qui avait ri sur la terrasse. Près d'un demi-siècle les séparait ! Kolleritsch devait être un homme d'une ouverture d'esprit exceptionnelle, pour être capable de dénicher la perle rare dans ce jouvenceau rigolard. La description de l'équilibre de cette relation nécessairement déséquilibrée pourrait constituer le morceau de bravoure psychologique d'un roman. Montrer comment Andreas était *la bonne personne* par ce mélange de révérence et d'indépendance, de souplesse et de fermeté, de laconisme et de douceur... Non, aucun de ces mots abstraits ne vaut rien : il faut imaginer une mécanique de précision qui invente le mouvement universel. On entre des textes soit par le haut soit par le bas de la machine, et la grande roue s'appuie sur la petite, qui tantôt la bloque, tantôt l'accélère, tantôt la fait repartir en arrière, lui fait avaler d'autres feuilles, le tout pondéré par des pendules, des poids de plus en plus petits, avec des trébuchets, des crémaillères complexes... Une machine pour le moins baroque, utilisée une seule fois dans l'histoire, aussi volumineuse qu'elle s'avère efficace. Un astrolabe créé à leur insu par deux êtres humains, qui n'existe que par – dans – leur relation, elle-même mise au service d'un but supérieur et commun. Un instrument cassé à présent, et que l'on ne retrouvera pas dans l'une des salles du Musée de la ville de Graz, en face, dans cette même Sackstrasse.

Kolleritsch était campé devant moi dans son fauteuil, et je crois que je n'ai jamais été autant scruté de ma vie. Il m'a posé quelques questions dans son allemand de Styrie qui me faisait l'effet de lames effilées et élastiques, l'une de ces scies dont on fait des faux violons. Dès que je devenais hagard, Andreas m'expliquait. Je me souviens que Kolleritsch m'a demandé quelle était la situation de Handke en France. Je ne sais plus quelle réponse j'ai balbutiée. Puis, il m'a raconté sa naissance et son enfance au château de Brunnsee, non loin de Graz, où son père était garde-forestier – rien moins que la dernière résidence de la duchesse de Berry, la mère de ce pauvre comte de Chambord qui, en refusant le drapeau tricolore a enterré la monarchie française, alors que son ancêtre avait su faire plier Dieu sous elle (« Paris vaut bien une messe »). Je n'étais pas très au courant de cet exil autrichien de la famille royale de France. Cela me semblait un fil très lointain que je pouvais à peine tenir à bout de bras. Et plus j'étais exorbité, plus Kolleritsch me scrutait. Il n'y aura bientôt plus erreur sur la personne, me disais-je de tout mon corps tendu, tremblant comme une scie musicale sous l'archet au rythme des phrases styriennes.

Je n'ai jamais vu d'yeux aussi écarquillés, qui vous sondent et vous forent dans de telles profondeurs. Kolleritsch semblait croire qu'en regardant les gens dans le blanc des yeux on y trouvait leur vérité. Il me faisait un peu peur même si j'attribuais l'air de colère de son regard à la pression constante de la douleur. En cela, il me rappelait le vieux pêcheur corse de mon enfance et pas mal de personnes âgées des premières années de ma vie.

Par la suite, pour me rassurer, j'ai procédé comme d'habitude : je me suis appuyé sur le langage. L'étymologie de son nom d'abord. Si Kolleritsch vient de « *kollar* », le fabricant de roue, en slovène ou quelque autre langue du coin, c'est qu'il appartient à cette terre, à son peuplement humble et immémorial, à ses ouvriers, à ses artisans... Il est un peu, par là, lui l'un des centre culturels du monde germanique, de cette Europe centrale des anciennes nationalités de la Double Monarchie, qui me sont devenues plus familières que les magnats d'Autriche. Ensuite, je l'ai placé, à part moi, dans un duo comique, avec son émule de la revue *Lichtungen*, Markus Jaroschka. Kolleritsch et Jaroschka, toujours en lutte comme les deux figurines aux noms slaves d'un jouet loufoque, une de ces balançoires de bois en forme de pistolet, un guignol imaginaire, un bras de fer chinois pour frères et sœurs et longs trajets sur la banquette arrière :

– Alors, qui a gagné ?

– Kolleritsch, maman.

- Encore !?

Oui, toutes ces sottises d'un Chveïk ou d'un Kafka pour potaches, sont des rites innocents de l'appropriation par l'humour, ce corrosif qui nous aide à polir les aspérités de l'altérité, à en arrondir les angles, à les apprivoiser à la va-vite.

Autre blague absurde de mes promenades grazoises qui montre toutefois que Kolleritsch m'était sans cesse présent à l'esprit : tombant sur un échafaudage portant le nom de l'entrepreneur « Kollitsch », j'envoie par SMS à Andreas la question « *Wo ist er ?* » c'est-à-dire « Où est-il ? » mais aussi « où est le –er– » de Koll –er– itsch dans Kollitsch ? Cela faisait écho, à mon insu, à la question lancinante que Kolleritsch posait lui-même sans cesse à son jeune apprenti et bientôt poète confirmé : « *Wo bist du ?* » (« Où es-tu ? ¹ »), et c'est sans doute aussi pour cela qu'Andreas appréciait cette blague, même sans le secours du *Spritzer*. Il faut préciser qu'avec Andreas comme avec beaucoup des amis poètes, nous volons toujours de calembour en calembour. Que dis-je, nous parlons calembour. C'est notre langue.

À Graz, dans ma turne de « *Styrian artist in residence* » sur le campus « afro-asiatique », je lisais des poèmes de Kolleritsch, et plus tard j'ai traduit l'un d'entre eux, sur Handke justement. Kolleritsch écrit, reprenant un vers bien connu de Sappho :

« Comme la pomme savoureuse rutil sur la haute branche »,
la neige à son entour scintille,
noires et nues menacent les branches,
surbrillantes de soleil²

Eh bien, ces « branches / surbrillantes de soleil » entourées de neige, qui m'ont donné du fil à retordre (« *überglänzt von Sonne* »), je les ai vues. Du jour où je les ai traduites. Je n'avais jamais remarqué ce phénomène du soleil d'hiver qui rend les branches « noires et nues » à ce point éclatantes dans le soleil blanc. Il a suffi de lire Kolleritsch pour les voir paraître. Et quand ? Tous les jours d'hiver. Et où ? À ma fenêtre.

J'avais lu aussi ses livres de prose, en particulier *Allemann* qui m'a beaucoup impressionné, non seulement la scène initiale de l'enterrement mais aussi la vie souterraine du petit garçon dans le Schloßberg et sous la chape de plomb de toute cette période³. Et son départ aiguisé l'envie de le lire plus avant...

En réalité, je dis « Kolleritsch », mais j'avais fini par l'appeler Fredy, moi aussi, comme tout le monde à Graz. Pourtant, la première fois que l'une des responsables administratives de la culture m'a demandé si j'avais vu « Fredy », j'ai cru, je ne sais pourquoi, qu'elle parlait d'un gars du service, ou du réparateur de vélos, et j'ai répondu, un peu honteux : « Non, non, toujours pas », alors que je sortais des bureaux de *manuskripte*. Visiblement, il y avait erreur sur la personne.

Ensuite, Fredy m'a accompagné partout dans Graz. Parce que je me mettais dans les pas d'Andreas qui me disait toujours : ici, c'est le café préféré de Fredy. Ou bien : c'est là que « *er wohnt* » (« *Il habite* »). Dans la Bürgergasse, celle du Séminaire où était notre résidence d'artistes. « Tu vois tu habites dans la même rue que Lui (« *wie er* ») ». Fredy était devenu *Lui*. À la question « *Wo ist er ?* », à Graz, on aurait presque pu répondre : partout, au Stadtpark bien sûr où il avait fondé le Forum, mais aussi au café Schwalbennest (« nid d'hirondelles »), voire

¹ C'est le titre du *Grabrede*, l'oraison funèbre d'Andreas Unterweger pour Kolleritsch.

² Alfred Kolleritsch, « Pour P. H. », *Po&sie*, vol. 171, no. 1, 2020, p. s87.

³ Trad. de l'allemand par Claude Proriol, Lagrasse, Verdier, « *Der Doppelgänger* », 1996. J'en ai parlé dans mon reportage, voir Guillaume Métayer . « De notre envoyé spécial en poésie », *Po&sie*, vol. 160-161, no. 2, 2017, p. 114-129. Voir aussi, en français, *La Vie en vert*, trad. Guy Fritsch-Estrangin, Paris, B. Grasset, 1980 [*Die Grüne Seite*].

dans le restaurant improbable de la Bürgergasse où je n'ai finalement pas osé aller, à cause d'une rumeur idiote concernant l'odeur « que seul *Lui* il supporte ». Je l'ai croisé aussi une fois par hasard, en chaise roulante, en chemin dans la ville, entre le nid en question et son nid à lui.

La question « *Wo ist er ?* » rend aujourd'hui un son plus solennel. Où est Fredy ? Plus haut que l'échafaudage... Dans nos mémoires émues, dans ses livres que nous avons lus et dans ceux qui nous restent à lire : beaucoup de réponses sincères seraient kitsch. Mais l'envie de faire des calembours nous a passé.

Guillaume Métayer